

















affectionnés souvenirs  
Gustave Schlumberger  
Paris, juin 1919

Gustave

4271

2/19/22

JEAN DE CHATEAUMORAND







B  
4924  
Ys  
GUSTAVE SCHLUMBERGER

MEMBRE DE L'INSTITUT



# JEAN DE CHATEAUMORAND

UN DES PRINCIPAUX HÉROS FRANÇAIS  
DES ARRIÈRE-CROISADES EN ORIENT  
A LA FIN DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE  
ET A L'AURORE DU XV<sup>e</sup>



17/980  
8/6/22

PARIS  
SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE FRANCE  
10, RUE DE L'ODÉON, 10  

---

---

M · CM · XIX



CHICAGO BOTANICAL GARDEN

HERBARIUM

JEAN

DE CHATEAUMORAND

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

HERBARIUM

Un résumé de cette étude, a paru dans la *Revue Hebdomadaire*  
(n° du 22 Juin 1918)



CHICAGO BOTANICAL GARDEN

1918

CHICAGO BOTANICAL GARDEN

HERBARIUM

CHICAGO BOTANICAL GARDEN









## JEAN DE CHATEAUMORAND

Bien peu de personnes, même parmi les plus cultivées, connaissent avec quelque détail l'action militaire française incessante en Orient non point seulement à l'époque des grandes croisades mais bien jusqu'à la fin du moyen âge. Nous nous figurons volontiers, dans notre ignorance extrême, que nos aïeux, empêchés par les extraordinaires péripéties de tout déplacement à cette époque, demeureraient presque constamment sédentaires ! Erreur profonde ! Jamais on n'a plus voyagé qu'en ces temps agités ! Jamais plus qu'en ces années lointaines les routes innombrables de l'Europe, les rivages de l'Afrique du nord, de l'Asie Mineure, de la Syrie, les flots de la Méditerranée ne furent sillonnés par de plus hardis et patients voyageurs : guerriers, pèlerins ou trafiquants, dédaigneux des difficultés infinies, des périls sans cesse renaissants, des obstacles en apparence insurmontables. Pour peu qu'on étudie avec soin les chemins parcourus au milieu de mille combats, de mille embûches, entre Marseille, Cons-

Constantinople, la Syrie et l'Égypte par un Jean de Brienne, un Pierre I<sup>er</sup>, roi de Chypre, un Boucicaut, un Chateaumorand. L'étonnement et l'admiration deviennent grands de ces espaces immenses si facilement traversés parmi tant de vicissitudes, surtout des grandes actions innombrables à l'éternel honneur de la vaillance française. Un jour j'espère parler plus longuement des trois premiers de ces héros légendaires que je viens de citer comme représentant le mieux les plus beaux types de l'illustration militaire de notre race en Orient au moyen âge après les grandes Croisades. Je voudrais aujourd'hui consacrer ce court travail au quatrième, de beaucoup le moins connu, plutôt le plus inconnu, et pourtant ce fut un héros entre les héros, un guerrier français d'une telle bravoure et d'un si haut mérite que son unique et très érudit chroniqueur, le chanoine Reure, a pu tout récemment écrire à son sujet un article ainsi intitulé : *Jean de Chateaumorand a-t-il retardé de cinquante ans la prise de Constantinople ?* Et cependant, de nos jours, même les plus renseignés parmi nous ignorent tout de cet homme. C'est à la profonde érudition du chanoine Reure, l'éminent professeur à la Faculté Catholique de Lyon, que je dois d'avoir pu écrire cette étude. Il a été le pénétrant historien de Jean de Chateaumorand dans plusieurs publications importantes. Il m'a, avec un désintéressement et une obligeance extrêmes, communiqué sur son héros le plus riche dossier de notes qui constitue le plus précieux et le plus étendu des documents.

Voici avant tout une page de lui sur la famille



même de notre héros : l'ancienne maison de Chateaumorand est une branche de la famille bourbonnaise de Châtelus ou Chastellus. Hugues, le père de Jean, est encore désigné sous le nom de « Hugues de Châtelus, seigneur de Chateaumorand ». Au contraire Jean renonce entièrement à ce nom de Châtelus.

Hugues de Châtelus-Chateaumorand, qui succédait à une longue lignée de seigneurs de ce nom, conseiller et chambellan du roi, un des premiers chevaliers de l'ordre de l'Écu d'or, fondé par le duc Louis de Bourbon, mourut à Chateaumorand le 28 avril 1400 et fut enseveli dans le beau cloître des Cordeliers de Charlieu qu'il avait bâti. Sa statue tombale et celle de sa femme Guillemette de Sennecey qui mourut le septième jour d'avril de l'an 1392 sont aujourd'hui conservées au musée de Roanne. Il avait eu de cette épouse deux fils : Guichard et notre Jean, et une fille Béatrice mariée à Jean de Montaigu-le-Blin en Bourbonnais.

La première fois que les chroniqueurs nomment Jean de Chateaumorand à propos des choses d'Orient, c'est en l'an 1390, sous le règne de l'infortuné roi Charles VI, lors de l'expédition des croisés français en Barbarie, c'est à dire dans l'actuelle Tunisie, sous le commandement du duc Louis II de Clermont, duc de Bourbon, oncle maternel du roi, expédition très fameuse à cette époque, aujourd'hui, hélas, si totalement oubliée que personne ou presque personne en France n'en soupçonne même l'existence. Jean de Chateaumorand, alors âgé d'environ trente cinq ans,

car on peut placer sa naissance vers l'an 1355, prit une part considérable à ce brillant fait d'armes en terre d'Afrique avec son père, le vaillant Hugues, sire de Chastellus et son frère Guichard, également célèbre par ses hauts faits guerriers dans le dernier quart du XIV<sup>e</sup> siècle.

Jusqu'à cette date notre héros avait, comme tous ses pairs, presque constamment bataillé en France sans y acquérir même la renommée que sa valeur hors ligne méritait. Né, ainsi que je viens de le dire, vers 1355, très probablement à Chateaumorand, issu d'une illustre famille du Forez, à la fois vassale des comtes de ce nom et des ducs de Bourbon pour lesquels elle témoigna toujours d'une fidélité inébranlable, il avait fait, nous dit Joseph Delaville Le Roulx<sup>1</sup> que je cite textuellement ici, sous le maréchal de Sancerre, ses premières armes en Berri vers 1371. Partout où les hasards de la vie militaire avaient conduit le duc de Bourbon, il l'avait suivi comme son écuyer favori, « celui de son hostel qu'il aimait le mieux, portant le pennon ducal ».

Si nous connaissons si bien beaucoup des actions de ce guerrier, c'est qu'il fut non seulement le fidèle compagnon de son maître très aimé, mais aussi son historiographe attitré. C'est à lui, en effet, que nous devons ce livre charmant : *La Chronique du bon duc Loys de Bourbon*<sup>2</sup>. Il n'écrivit pas cet ouvrage de sa

1. *La France en Orient au XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1886, 2 volumes.

2. Publiée pour la première fois en 1612 par Jean Masson, archidiacre de Bayeux, d'après un manuscrit de la bibliothèque de son frère Papire Masson, une seconde fois par Buchon dans le t. IV du *Choix de Chroniques*.



main, mais probablement le dicta dans l'été de l'an 1429, quelques mois avant sa mort, au rédacteur Jehan d'Orreville, d'Orville ou d'Orronville « picard, nommé Cabaret, pouvre pèlerin » tel que celui-ci s'intitule lui-même<sup>1</sup>. Dans ces pages pleines de vie et de vérité, il se cite naturellement à chaque page aux côtés de son maître. Nous n'avons donc aucune peine à le suivre, surtout dans cette première phase de sa vie. De 1372 à 1375 nous le voyons se distinguer magnifiquement en Auvergne et notamment dans de nombreuses campagnes contre les bandes anglaises, en Bourbonnais, en Poitou, en Guyenne, aux assauts et sièges de Sainte Sève en Berri, de

*niques et Mémoires sur l'histoire de France, une troisième fois en 1876 par A.-M. Chazaud, à la librairie Renouard à Paris. Le titre exact est celui-ci : Histoire de la vie, faits héroïques, et voyages de très-vauxreux prince Louys, III<sup>me</sup> duc de Bourbon*

1. Voici dans quels termes cet écrivain s'en explique dans le « prologue » de la *Chronique* : « Mais pour ce que la lecture (de ce livre) plaise aux liseurs et escouteurs, j'ai remis l'histoire en assez commun parler, par le décret et mémoire de honnoré chevalier, messire Jehan de Chateaumorand, qui, à mon advis et selon vérité, parloit plus de voir que d'oïr ; et singulier délit prenoie en escoutant par sa parole la honorable vie du duc Loys, pour les très grands bien que le chevalier me disoit de lui avoir recous, et aussi l'honneur que avoit eu en sa compagnie. Si eusse bien pou prouffité en cest volume, si le vaillant chevalier ne m'eust aidé en cette besougne, qui les fais de bataille avoit fréquentés. » « Que Cabaret d'Orville, dit le Chanoine Reure, ait rédigé sa *Chronique* sous la dictée de Chateaumorand ou d'après ses notes, il n'a été certainement que le scribe de ce dernier. » Le Chanoine Reure estime même que Chateaumorand a dû contribuer au « Livre des faits de Messire Jean le Meingre, dit Boucicaut », en fournissant des renseignements, de vive voix ou par écrit, à l'auteur anonyme, principalement à l'occasion de l'expédition de Boucicaut en Orient, et sur les affaires de Gènes.

la « Barrière amoureuse » de Plancy, de Brive la Gaillarde où il entre le premier, « portant le pennon du duc » de Tracros et de la Roche Senadoire en Auvergne, accompagner enfin en Espagne la même année son suzerain, ainsi que nous le dirons tout à l'heure<sup>1</sup>. Le jour du sacre de Charles VI à Reims, le 4 novembre de cette même année, au banquet solennel, il fut l'écuyer au giron duquel le roi « quand il estoit assis, tenoit ses pieds sous la table », et cette fonction toute d'honneur dut lui mériter la chevalerie « pour le honneur du sacre ». En 1379, il se bat sur les frontières de la Bretagne et de l'Anjou. Il est l'année suivante à Châteauneuf Randon avec Du Guesclin. A partir du siège de Nantes cette même année, où il joua un rôle fort important, il eut le commandement d'une compagnie de gens d'armes. Il prit part à ce moment à Vannes au fameux combat singulier entre cinq nobles hommes français et cinq nobles hommes anglais et s'illustra surtout par une lutte magnifique contre l'Anglais « Guillaume Farimonne ».

S'il s'éloigna quelquefois du duc Louis, en Languedoc, par exemple, à Courbiac, aux Granges, à Montvalent, puis sur les marches de Bretagne encore, ce fut toujours de l'aveu de ce dernier, pour son service ou pour celui du Roi et pour prendre part à des expéditions dans lesquelles le nom de la France était engagé. Fidèle à sa belle devise : « Quérir hon-

<sup>1</sup> En 1372 même Chateaumorand, avec quelques autres chevaliers, alla guerroyer en Prusse avec les Chevaliers Teutoniques contre les païens Lettons.

neur par armes ». Le hardi chevalier ne laissait échapper aucune occasion de « bouler avant l'hostel dont il estoit sailli ». Lorsque, par la mort de son père et de son frère, il fut devenu seul héritier des fiefs tant paternels que maternels, il hérita en même temps des exemples et de la vaillance de ses chers disparus.

Partout où son duc continue à se battre, il se trouve à ses côtés : en Poitou, à Verteuil, en Flandres en 1381 et 1382, à la terrible bataille de Rosebecque, où le duc de Bourbon demonté fut remis en selle et sauvé par lui, puis en 1383 dans Paris, à peine pacifié qu'il contribue à purger de tant d'éléments de désordre lors de la répression des Maillotins. En 1385, il est à l'expédition de Guyenne et du Poitou. En 1386 il va au secours de l'évêque de Metz, il combat dans le Valois et à l'assaut de Gien. Cette même année, lors du projet de descente en Angleterre, il commande à l'Ecluse une partie des troupes du duc de Bourbon, puis il est un des chefs de l'expédition d'Espagne. En 1389 il revient d'Angleterre où il avait accompagné le comte de Saint-Pol et rapporte au roi Charles l'acte signé par le roi Richard de ce pays jurant une trêve de trois années entre les deux royaumes.

« A la fois diplomate et homme d'épée, dit Joseph Delaville Le Roulx, Jean de Chateaufort allait maintenant se distinguer particulièrement dans les affaires d'Orient. » Sa première étape dans cette voie fut, je l'ai dit, la si curieuse expédition de Barbarie à laquelle je viens de faire allusion et dont je



vais parler au paragraphe suivant. Écrivain, il composa cette *Vie* de son seigneur tant aimé, le duc de Bourbon, recueillant dans cette œuvre sans prétention littéraire ses souvenirs personnels relatifs à la vie de celui-ci.

Vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, l'Europe, qui continuait à demeurer indifférente en face des menaçants progrès de la puissance musulmane du côté de Constantinople et même du Danube, se préoccupait beaucoup plus de ses incursions meurtrières incessantes dans la Méditerranée. Les côtes d'Italie et de Sicile, même de France, tremblaient devant l'audace toujours croissante des corsaires barbaresques, sujets des rois Maures de Tunis, de Tlemcen et de Bougie. En 1389, les Génois envoyèrent sous le commandement du doge Antoine Adorno « moult soubtil homme, saige et bel parlier », une ambassade à Charles VI qui rejoignit ce prince à Toulouse dans un voyage qu'il faisait à la fin de cette année pour prendre solennellement possession du Languedoc. Une formidable expédition, sous le commandement suprême du duc Louis de Bourbon, fut décidée, après de grandes difficultés, par l'influence de ce haut personnage, porte-parole enthousiaste de la jeune noblesse qui brûlait de prendre les armes contre les infidèles. Son objectif devait être la prise de la puissante forteresse d'Africa, la ville maritime tunisienne actuelle d'El Méhedja, l'ancienne Aphrodisias, « male et forte cité », clef des royaumes de Tunis, de Bougie, de Tlemcen, dont elle était le port et le repaire le plus puissant. Chateaumorand, qui,

bien heureusement pour nous, a été, dans la biographie consacrée par lui à son chef prince, l'historien de cette expédition si extraordinaire pour l'époque, en fut, en même temps, un des combattants principaux.

Le choix du duc de Bourbon comme chef de cette expédition, la première dirigée par la France contre ces rivages alors si lointains, était excellent. La nouvelle de la croisade amena de France, même d'Espagne et d'Angleterre, de si nombreuses et si enthousiastes adhésions que le chiffre des combattants dut être limité à quinze cents chevaliers pour la France. Les Génois, sur les instances desquels cette expédition avait été résolue, fournirent quarante navires, tant galères que vaisseaux. Le rendez-vous, d'abord établi à Gênes, fut définitivement fixé à la date du 1<sup>er</sup> juillet 1390 à Marseille, grand marché des subsistances pour le corps expéditionnaire. D'immenses approvisionnements de vivres, de viandes salées surtout, même de volailles pour les malades, furent faits. L'embarquement eut lieu avec le plus grand ordre et la flotte put mettre à la voile à l'époque primitivement indiquée par le duc. La chevalerie de toutes les provinces de France était représentée par ses plus brillants gentilshommes. Outre les quinze cents chevaliers français et les chevaliers étrangers, outre les hommes d'armes et les valets, les Génois fournirent mille arbalétriers, deux mille hommes d'armes, plus les équipages des navires, en tout de quatre à six mille hommes. Le départ fut magnifique, toutes les bannières flottant au

vent. On entendit sur les bâtiments les « trompettes et clarons retentir et bondir, et autres ménestrels faire leur métier de pipes et de chalemies et de naquaires ».

L'espace me manque pour raconter par le menu la suite de cette expédition mémorable. Par Gènes on gagna la côte d'Afrique dans la plus dure traversée. On débarqua le 22 juillet et l'armée campa sous les murs mêmes d'Africa. Les tentes et les pavillons de la chevalerie française avec leurs immenses bannières couvraient au loin la plage. La place, soutenue par les innombrables contingents de blanc vêtus des rois indigènes de Bougie, de Tlemcen et de Tunis, fit une résistance héroïque. Le troisième jour les assiégés opérèrent une sortie. Ils furent repoussés par les troupes composant « l'hôtel » même du duc parmi lesquelles les trois Chateaumorand se couvrirent de gloire. Les infidèles perdirent trois cents hommes. Il y eut bien d'autres affaires, de très nombreux combats singuliers entre chefs maures et chevaliers chrétiens. On chercha en vain à détruire la grande tour du port à l'aide de deux « becs de faucon » contenant chacun vingt cinq combattants et établis sur quatre galères accouplées. Vers la seconde quinzaine de septembre, les assiégés, fort éprouvés et « genés », demandèrent à traiter. Ils acceptèrent de payer quinze ans durant un fort tribut aux Gênois, moyennant quoi la croisade reprit la mer. Ce n'était pas un succès; ce n'était pas non plus un échec. La flotte chrétienne s'en retourna en bataillant quelque peu sur la route. Guichard de



#### JEAN DE CHATEAUMORAND

Chateaumorand, frère de notre Jean, mourut à Gènes au retour de l'expédition de Barbarie et Jean<sup>1</sup> se trouva dès ce moment seul héritier du nom et des fiefs, tant paternels que maternels. Son père, le vénérable seigneur Hugues, ne devait, on l'a vu, mourir que le 28 avril 1400. Lui-même, divorcé en 1406, pour cause de parenté, d'avec sa première femme, Isabelle de Semur, épousée en 1380, s'était uni, en secondes noces, le 14 février 1408, avec Marie de Frolois, fille de Vaulcher de Frolois, seigneur de Saint-Germain du Plin en Bresse. Celle-ci mourut seulement en 1439, le jour de l'Annonciation. Elle lui avait donné un fils Louis, né le 30 octobre 1409, mort jeune, et une fille Anne morte seulement en 1476, mariée en 1423 à Brémond de Lévis, par lequel cette famille hérita de tous les biens des Chateaumorand qu'elle conserva durant des siècles.

Chateaumorand, comme on l'a dit fort bien, s'est dans la *Vie* de son duc, rédigée par lui, donné une large place, mais il l'a fait avec réserve et bon goût, même avec modestie. Je n'entends raconter ici, je le répète, que le rôle joué par lui au xv<sup>e</sup> siècle dans ce qu'on pourrait déjà nommer la question d'Orient. Nous retrouvons déjà Chateaumorand dans ces contrées d'Orient peu d'années après l'expédition de

1 Un document daté du jeudi lendemain de la Toussaint de l'an 1391, document mentionné dans un ancien inventaire conservé aux archives du château de Chateaumorand, est une quittance donnée à Hugues de Chateaumorand par l'hôte du logis de la Cloche, à Lyon, pour la dépense faite dans son hôtel par Jean de Chateaumorand « au retour du voyage fait en Barbarie ».

Barbarie. C'était aussitôt à la suite de la terrible défaite de Nicopolis sur le Danube, où la chevalerie française, sous le commandement du fils aîné du duc de Bourgogne, Jean sans Peur, alors connu sous le nom de comte de Nevers, et l'armée hongroise du roi Sigismond avaient été le lundi 25 septembre 1396, après la lutte la plus glorieuse, écrasés par les innombrables et terribles soldats du sultan Bajazet. Le désastre de cette armée de cent mille hommes avait été complet, malgré les prodiges de valeur accoutumés. Les chevaliers français, ici comme presque toujours, avaient été victimes de leur folle témérité. Presque tous ceux qui n'avaient pas succombé sur le champ de bataille furent égorgés le lendemain mardi par centaines ou plutôt par milliers, par les ordres ou sous les yeux de Bajazet assis sous sa tente en pleine campagne, entouré du plus brillant état-major. Cette boucherie dura toute la journée. Quelques uns seulement parmi les plus nobles seigneurs français furent épargnés avec le comte de Nevers. C'étaient les comtes d'Eu, de la Marche, de Bar, les sires de Coucy, de la Trémouille, le fameux maréchal de Boucicaut aussi et quelques autres. On les excepta du massacre à cause de la forte rançon qu'on espérait tirer d'eux. On les expédia par Andrinople et Gallipoli à Mi Ralidsch en Asie à deux journées de Brousse. Paris, le roi Charles et la cour, bouleversés par les bruits de défaite dès les premiers jours de décembre, n'apprirent toute l'affreuse vérité que dans la journée de Noël par la bouche de Jacques de Heilly, épargné par Bajazet et envoyé par lui au

roi et au duc de Bourgogne pour connaître leurs intentions au sujet du rachat des captifs. Ce fut une immense désolation par toute la ville et le royaume. Une première ambassade de Guillaume de l'Aigle partie de Paris dès les premières rumeurs du désastre, fut suivie d'une autre beaucoup plus solennelle constituée par notre Jean de Chateaumorand, alors chambellan et conseiller du roi, représentant celui-ci, par Jean de Vergy, gouverneur du comté de Bourgogne et par Gilbert de Leuwerghem, gouverneur de Flandre, représentant tous deux le duc Philippe. On estimait déjà fort à la cour du roi Charles, Chateaumorand « ce chevalier, ainsi que le désigne notre Froissart, pourveu de sens et de beau langage, froid et attempré en toutes manières ». Il avait, entre temps, été envoyé en ambassade auprès du duc de Lancastre. Il avait aussi assisté au mariage d'Isabelle de France avec le roi Richard d'Angleterre. Comme le dit un de ses historiens, la suite de ce récit montrera qu'il savait aussi bien tenir l'épée que mener à bonne fin une négociation difficile<sup>1</sup>.

Une suite nombreuse accompagnait les envoyés, entre autres vingt-quatre valets pour conduire les chevaux et les chiens et dix fauconniers. Les ambassadeurs français étaient en effet porteurs de présents magnifiques pour le Sultan qu'on savait passionné pour la fauconnerie, la chasse, aussi les belles tentures somptueuses. Douze gerfaults blancs achetés à

1 J. Delaville Le Roulx, *op. cit.*, I, 302.



Paris et en Allemagne lui furent envoyés avec des gants de fauconniers brodés de perles et de pierres précieuses, avec douze selles et harnais d'apparat portant des inscriptions « en lettres sarrasinoyssines » et doublés d'étoffes précieuses, fixées par des clous et des roses d'or pendant, avec les trousses enfin en broderies d'or de Chypre. Deux chevaux, en particulier, revêtus de couvertures aux armes du duc, étaient conduits par des valets également aux armes. Citons encore dix grands limiers et levriers, de riches toiles de Reims, de fins draps d'écarlate fine, d'autres tapisseries de haute lice d'Arras représentant de « bonnes histoires anciennes, l'histoire en particulier de la graigneur partie de la Vie et des conquêtes d'Alexandre », dont Bajazet se proclamait descendant, quelques pièces d'orfèvrerie enfin dont un magnifique hannap d'or « toutes telles choses enfin dont ils n'ont mie par delà ». Tous ces présents furent chargés sur six « sommiers », autrement dit chevaux de somme.

Chateaumorand et ses compagnons, sauf Gabriel de Vergy qui avait gagné directement la Hongrie, passèrent par Milan pour s'assurer des bonnes grâces du duc Jean Galéas, alors très écouté à la cour de Bajazet. Puis ils rejoignirent à Bude Jacques de Heilly, déjà revenu de Brousse, porteur des saufs-conduits nécessaires pour traverser le territoire turc. Le roi Sigismond leur fit le meilleur accueil dans sa capitale malgré qu'il fût outré de les voir apporter tant de beaux présents à son pire ennemi et qu'il les retint fort longtemps. De là,

traversant assez rapidement toute la péninsule des Balkans, les envoyés rejoignirent la cour du terrible Sultan aux environs de Brousse, à soixante lieues au delà de cette ville, à « Boly<sup>1</sup> », où les prisonniers l'avaient suivi. Les négociations, très laborieuses, aboutirent enfin à un accord au mois de juin 1397. La rançon des chevaliers captifs survivants y fut fixée à deux cent mille florins d'or. Plusieurs parmi ces infortunés étaient morts dans ces longs mois de détention, entre autres le sire de la Trémouille et le vaillant Enguerrand de Coucy, le dernier de sa noble race, aussi le comte d'Eu, Philippe d'Artois. Le tombeau de ce dernier existait encore en 1747 dans le couvent de Saint François à Galata où il avait été inhumé.

Chateaumorand, Vergy et Leuwerghem, leur mission achevée, pressés de rentrer en Europe, prirent congé de Bajazet et, repassant par Brousse, s'embarquèrent sur le premier bâtiment en partance pour Lesbos, « une galère passagière », nous dit Froissart, « non pas trop grande ». Avec eux s'embarqua entre autres un des prisonniers délivrés, le chevalier Jacques de Courtiambles, chambellan du duc de Bourgogne, qui avait joué dans tous ces événements un rôle intéressant. Leuwerghem mourut avant d'atteindre Lesbos. Chateaumorand et Vergy, poursuivant leur route sur un bateau vénitien appartenant à François Martin, après avoir touché à Rhodes,

1. Ou « Polly », c'est-à-dire une de ces nombreuses villes d'Asie Mineure dont le nom se termine par le mot grec *Polis*.

naviguant le plus rapidement possible, arrivèrent à Venise, probablement vers la fin de juillet, annonçant partout la délivrance des prisonniers. Dès les premiers jours de septembre les ambassadeurs étaient de retour en France. Quant à Jean sans Peur, Boucicaut et leurs autres compagnons délivrés, retenus plusieurs mois à Venise par les retards du paiement de leur rançon, ils ne firent leur entrée solennelle à Dijon que le 23 février 1398. Partout sur leur route ils avaient été reçus avec des transports de joie et d'enthousiasme.

Dès l'année suivante 1399, nous retrouvons l'infatigable Chateaumorand une fois de plus en Orient. J'ai raconté ailleurs<sup>1</sup> les grands événements de cette époque auxquels il prit part. Je les rappellerai brièvement. Jamais plus qu'à ce moment la situation de l'empire byzantin n'était devenue déplorable. Le malheureux empereur Manuel en était alors à peu près réduit à la seule cité de Constantinople que l'armée de Bajazet tenait depuis des années presque constamment étroitement assiégée. Cependant, en cette année 1399, il y eut dans cette capitale infortunée comme une lueur d'espoir. Le roi de France Charles VI, imploré par une ambassade de l'empereur Manuel, avait envoyé à son secours le célèbre maréchal de Boucicaut, le plus intrépide des chevaliers d'Occident, un des rares survivants de Nicopolis, à la tête d'un secours de douze cents

<sup>1</sup> *Un Empereur de Byzance à Paris et à Londres, Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1915.



hommes, archers et valets armés. Parmi les nombreux compagnons de l'illustre homme de guerre brillait naturellement au premier rang Chateaumorand, toujours aussi intrépide chevalier qu'excellent diplomate, dont la grande expérience des choses d'Orient pouvait être infiniment précieuse. Depuis 1398 il portait le titre si honorable de conseiller du Roi.

Boucicaut et Chateaumorand, son bras droit, « son autre lui-même », suivant l'expression si vraie du chanoine Reure, embarqués le 26 juin, à Aigues-Mortes, sur quatre navires et deux galères, arrivèrent dans les eaux de Constantinople avec une flotte très grossie en chemin comprenant en tout dix sept galères de France, de Venise, de Gênes, des chevaliers de Rhodes et du seigneur génois de Metelin. Ces galères avaient, la plupart rallié sur la route l'escadrille du maréchal. Elles portaient une petite armée de six cents hommes d'armes et de huit cents arbalétriers, plus un grand nombre de chevaliers et d'écuyers français, parmi lesquels Louis de Culan, Jean de Torsay et François d'Auberchicourt. En fin de route un grave incident avait failli tout compromettre. Vers l'embouchure des Dardanelles, en effet, alors que les navires français n'avaient pas encore été rejoints par leurs alliés, on avait signalé la présence d'une flotte turque de dix-sept navires. Les deux galères françaises envoyées en avant-garde sous le commandement de Chateaumorand et de Torsay avaient couru les plus graves périls ! Le *Livre des Faicts* raconte longuement en son naïf langage ce

dramatique incident qui faillit tourner au tragique et dans lequel notre Chateaumorand joua le premier rôle.

Quand le mareschal fut arrivé à Négrepont, il n'y trouva pas les huit galées de Venise qu'il devait y trouver et que la République envoyait au secours de l'empereur de Constantinople. Si voulut là un peu les attendre. Et il lui sembla que bon serait de faire à sçavoir à l'empereur sa venue, afin qu'il apprestast son armée pour aller tantost courir sus aux Sarra-sins. Si fit monter sur deux galées, en l'une le seigneur de Chateaumorand, et en l'autre le seigneur de Torsay, pour aller à Constantinople faire le diet messaige. En la galée du seigneur de Chateaumorand fut, entre les autres bons et vail-lans, un noble escuyer du pays de Bourgongne, nomme Jean de Ony, escuyer d'escurie du duc de Bourgongne, appert homme, hardi et de grand vasselaige en faict d'armes, et qui ja moult avoit travaillé et s'estoit trouvé en maintes bonnes places, lequel, pour toujours croistre son pris et los de mieulx en mieulx, s'estoit mis en la compagnie du mareschal en iceluy voyage, pource que tant vaillant le savoit que il estoit certain que mieulx ne pouvoit employer son temps qu'avec lui. Mais pas n'y alla en vain, car avant le retour y esprouva son corps vaillamment, si comme en aucuns lieux cy après sera dict. Au partir du port de Négrepont, afin que les dictes galées n'eussent empeschement, le mareschal les convoya jusques à la vue de Galipoli, et de là ne se bougea afin de les secourir si aulcune chose leur advenoit. Et en ce montra bien son bon sens et advis et grande bonté, de vouloir secourir ses gens si mestier estoit, et bien leur en fut besoing. Car les Turcs, qui de sa venue estoient advisés, avoient faict deux embusches de dix-sept galées bien armées, dont l'une des embusches estoit dans le port de Galipoli où il y avoit plusieurs vaisseaux, et l'autre au-dessus de la ville, au chemin de Constantinople. Si advint que aussi tost que nos deux galées furent passées outre Galipoli, la première embuscade leur fut apres pour leur courir sus, c'est à sçavoir

sept galées ; et tantost devant eulx virent venir contre eulx la dicté autre embusche, en laquelle y avoit autre dix galées et par ainsi furent au milieu de leurs ennemis. Si ne sceurent autre party prendre fors de retourner arriere devers le mareschal : mais par leurs ennemis leur convenoit passer. Si furent tost pesle-mesle avec eulx, qui les assaillirent de tous costés, et les nostres comme vaillans et preux, se prindrent a détendre vigoureusement ; et par si grand vertu estrivèrent contre eulx que oncques ne les purent arrester, ains malgré leurs dents s'en vindrent toujours combattant, quoy que les Sarrasins tascassent a les faire demeurer. Mais ce ne fut mie en leur puissance, ains s'en vindrent ainsi combattant, si près que le mareschal en oigt l'effrainte qui ne musa mie à leur estre au-devant et moult tost se mit en belle ordonnance pour les aller aider. Et bien besoing leur estoit, car ja estoient si batus que mais aider ne se pouvoient. Car si grande quantité y avoient qu'il fut dict et conseillé au mareschal qu'il n'y allast point et qu'il valoit mieulx que deux galées perissent que tout. Duquel conseil le vaillant homme sceut mauvais gré a ceux qui ce dirent ; et leur répondit qu'il aimeroit mieulx estre mort que par son deffault veoir mourir et perdre sa compaignie ; et que ja Dieu ne le laissast tant mie que tant de recréandise fut en luy trouvée. Le plus tost qu'il put leur fut a l'encontre par telle contenance et maintien, que quand les ennemis le virent venir ils abandonnèrent tantost les deux galées, et se mirent en fuite au plus tôt qu'ils purent ; et tant se hastoient que la plus grande galée des Turcs alla fêrir en terre si grand coup, sans que ils y missent conseil, que grand foison en y eut de Turcs de morts et d'affollés. Et ainsi sauva le mareschal les dictes galées, et s'en alla cette nuit gésir au port de Tenedon, devant la grande Troye !

Le lendemain les galères de Venise arrivèrent enfin avec deux autres des chevaliers de Rhodes, une galiote du seigneur génois de Mételin, plusieurs autres encore envoyées au secours de Constantinople.



Le maréchal de Boucicaut fut reconnu à l'unanimité commandant en chef de l'expédition et remit la bannière de la Vierge au plus méritant qui se trouvait être messire Pierre de Grossay. Le lendemain, après qu'on eût chanté la messe, la flotte chrétienne fit voile pour Constantinople où elle fut reçue par l'empereur Manuel et sa cour « à très grand honneur et joye ».

Manuel, en effet, et Constantinople aux abois accueillirent comme un envoyé de Dieu Boucicaut, aussitôt nommé grand connétable. Le lendemain d'une grande revue passée par l'empereur, la campagne fut reprise très vivement, quatre jours à peine après l'arrivée des Français. Elle fut courte et relativement heureuse. En quelques semaines tous les environs de la capitale furent délivrés de la terreur turque. L'ennemi, violemment pourchassé et massacré en de nombreux combats, s'enfuit. Seule, Nicomédie demeura inviolée, mais ses faubourgs et ses environs furent cruellement ravagés. La malheureuse capitale, fournie de vivres à nouveau, respira pour quelque temps.

Le *Livre des Faicts* raconte longuement, entre autres faits d'armes, la prise d'un château dit de « Rivedroict sur la mer Majour<sup>1</sup> », prise illustrée par les exploits des chevaliers français. Mais tous ces triomphes locaux ne constituaient évidemment qu'un répit. Le maréchal de Boucicaut, conscient plus que personne de cette situation désespérée, decida, on le

1. La Mer Noire.

sait, l'empereur Manuel, qu'il avait réconcilié avec son neveu Jean, dit « Kalojean », à l'accompagner à Paris pour implorer un plus grand secours du roi de France et aussi celui du roi d'Angleterre. J'ai raconté ailleurs ce voyage extraordinaire.

Boucicaut, en repartant ainsi pour la France le 10 décembre 1399 avec la plus grande partie du corps expéditionnaire français qu'il ne pouvait plus payer, laissait derrière lui quelques centaines d'hommes d'armes et d'arbalétriers, avec des vivres pour un an et assez d'argent « en mains de bons marchands pour les payer chacun mois tout le temps durant ». C'est ainsi que s'exprime le *Livre des faits du maréchal de Boucicaut*, qui demeure notre source principale pour cette portion de la vie de Chateaumorand ou notre héros a joué dans les affaires d'Orient le rôle le plus actif, le premier après celui de son chef. Ce dernier avait en effet laissé derrière lui à la tête de ce petit corps français son lieutenant favori, sachant bien que « dès aussitost que les François seroient partis, le Basat (c'est à dire Bajazet) viendrait à toute sa puissance assiéger la ville, l'affamer et gaster, et que voirement estoit en voye de perdition ». Gènes et Venise laissèrent aussi chacune quatre galères armées pour aider à la défense de la ville, renfort infiniment précieux.

J'emprunte tout le récit des événements qui suivent à l'excellent article du chanoine Reure que j'ai déjà mentionné plus haut : Chateaumorand, laissé derrière lui par son illustre chef avec cette si petite mais si hardie compagnie de cent hommes d'armes

éprouvés, cent valets armés et un bon nombre d'arbalétriers, avait pour mission de tenir tête à toute l'immense et superbe armée turque qui enserrait à nouveau Constantinople. Il devait faire durer le plus possible la résistance ! Et, en effet, durant presque tout le séjour de Manuel en Europe, durant l'espace de trois années, il lui conserva sa capitale héroïquement contre tous ces formidables ennemis.

Cette merveilleuse défense, dit le chanoine Beure, passa en Occident pour une espèce de miracle. Chateumorand devint fameux par toute la France. Christine de Pisan, dans un de ses poèmes : le *Débat de deux amans*, parmi les héros qui avaient bien mérité de la religion et de la France, citait Chateumorand :

Qui en armes sur les Sarrazins veille  
En la cité Constantin, qu'il conseille,  
Aide et garde, pour la foy Dieux travaille.  
Cil doit avoir  
Pris et honneur, car il fait son devoir.

« Voici encore le témoignage du chroniqueur contemporain Juvénal des Ursins : « Quand le maréchal Boucicaut et les siens eurent fait le mieux qu'ils purent, délibérèrent d'eux s'en retourner, dont les Grecs furent bien desplaisans. Mais l'air estoit non propice aux François, et desjà aucuns se commençoient à mourir, et si avoient faulte d'argent et souvent de vivres. Et de faict, le mareschal Boussicaut s'en partit, et laissa ledit Chateumorand, vaillant chevalier. Lequel tres volontiers y demoura, dont les



Grecs, encore qu'ils feussent peu de gens, furent grandement réconfortez. »

Ce fut une résistance prodigieusement heroique, presque fabuleuse, et elle dura trois ans ! Et presque aucun Français ne se doute actuellement de ces admirables exploits de nos aïeux en Orient ! Tous ces merveilleux hauts faits sont absolument inconnus de notre génération. Chateaumorand, qui avait vraiment hérité de la magnifique énergie de Boucicaut, et ses quelques centaines d'hommes d'armes, eurent à faire durant ce long espace de temps aux plus terribles, aux plus incessantes difficultés : mauvaise volonté de beaucoup de Grecs, qui, réduits aux abois, appelaient eux mêmes les Infideles dans leurs murs, finances et provisions tôt épuisées, l'immense armée turque aux portes de Constantinople arrêtant les convois de vivres envoyés d'Occident, dévastant tous les rivages environnants, toujours prête à attaquer inopinément les malheureux défenseurs.

Le chanoine Reure cite des documents jadis conservés aux archives du château de Chateaumorand et qui prouvent que plus d'une fois la vaillante et minuscule garnison fut « en faulte d'argent ». Deux de ces documents étaient, paraît-il, des obligations, la première de deux cents vingt six ducats « au coin de Venise », du 29 octobre 1401, passée devant un notaire de Constantinople, « par noble et puissant seigneur Jean de Chateaumorand, capitaine pour le roi de France dans la ville de Constantinople », et payable dans deux mois à peine de payer le double,

la seconde de six cents ducats également « au coin de Venise » du 27 mai 1402, passée par devant un notaire de Constantinople « par huit gentilshommes français commis par le roi de France à la garde de la dite cité de Constantinople, sous le commandement de messire Jean de Chateaumorand, chambellan du roi ».

La famine régna de telle manière à ce moment à Constantinople que la population en fut réduite aux pires extrémités. Dans la quatrième année de son pontificat, qui correspond à l'an du Seigneur 1401, le patriarche Mathieu, dans un acte officiel, annonce à la population que la malheureuse cité de la Vierge Toute Sainte, affligée depuis six ans par les sièges et la famine, se trouve réduite, de paradis terrestre qu'elle avait été, en un lieu de désolation. Il engage les habitants à faire repentance de toutes sortes de crimes et de vices, principalement de l'envie, de la médisance et de l'égoïsme dont lui même se prétend être la victime, puisque la voix populaire prétendait qu'il avait fait accord avec le sultan Bajazet pour qu'il demeurât sain et sauf au cas où celui-ci parviendrait à prendre Constantinople.

Toujours à propos de cette famine, raconte encore le chanoine Renre, Christine de Pisan, grande admiratrice de Jean de Chateaumorand, qui, pour elle, est le type du parfait chevalier, rapporte un fait curieux dont le récit est emprunte, non pas au texte même, embarrassé et obscur, du *Chemin de longue estude* de l'illustre femme-auteur, mais à la transcription en prose qu'en a publiée le poète Jean Chaperon en 1549. « Le chevalier voulant honneur ensuyvre doit être honneste, chaste, vray disant, droiturier et sans mesdire d'autrui, et se

bien garder de choir en l'énorme péché de luxure. Le bon chevalier doit avoir son principal renom par tout et honnesteté de vie.

« Et si les antiques y ont atteint, encores y en a il de modernes et de nostre temps qui y sont aussi parvenuz. Qu'il soit ainsi, je vous feray le conte d'un gentil chevalier encores vivant, qui n'eut oncques envie de faire chose desrogeant à noblesse ny à vertu. Celuy est des parties de la douce France, du pais de Bourbonnoys<sup>1</sup>, et porte surnom Chastelmorant, homme plein de vertu, et illustre, de haute chevalerie, où il met entièrement son esprit.

« Et comme iceluy Chastelmorant fut par le Roy de France esleu chef et capitaine de l'armée de la noblesse de Constantinople, lorsqu'elle estoit tant oppressée des ennemis de nostre sainte foy jusques à avoir grande nécessité, la famine pressa de telle maniere ceux de la ville, qu'ilz estoient quasi contrains de manger leurs chevaux.

« Si qu'une gentil femme, chargée d'une belle fille et de plusieurs autres enfans masles, n'ayant pain, ne substance, ne de quoy en avoir, eut le cœur tant bon, qu'elle endura, avant de dire sa nécessité, qu'elle et les siens souffrirent quasi jusques au dernier soupir.

« En fin, voyant tout remède hors, se retira vers ledit Chastelmorant, auquel elle déclara sa pauvreté et disette, lui suppliant la pourvoir de secours, et qu'elle lui habandonneroit sa fille tant belle, jeune et tendre, à faire son vouloir.

« Chastelmorant regarda cetté tant déconfortée gentil femme, plorant tendrement devant luy, dont fut esmen son courage de vraye et sainte charité, sans vouloir faire, n'user aucun attonnement deshoneste à la damoyselle, ains la maria à gentilhomme de son hostel, lui faisant part de ses biens et richesses. Avec ce donna aide et secours à la mère de la pittance

1 « Le château de Chateaufort, dit le chanoine Reure, est situé en Forez, sur la commune de Saint-Martin-d'Estreaux, mais sur l'extrême frontière du Bourbonnais, ce qui explique la légère erreur de Christine de Pisan ».



et monition qui estoit au château, réservée pour luy mesme. Ainsi fut prévenue la famine de la dame et ses enfans ; et la grande clémence, charité et noblesse du seigneur Chastelmorant démontrée. Telz chevaliers sont dignes d'avoir prix et loz ès cours des roys et des princes. »

Le seigneur de Chateumorand, dit de son côté le *Livre des faits*, que le maréchal avait laissé chef et garde de Constantinople, fit tant bien son devoir de celle commission comme preud'homme envers Dieu et très vaillant chevalier aux armes qu'il est, que a tousjours en debvra être honoré ; car très soigneusement il garda la ville ; en lasquelle tost après que l'empereur fut party, fut si très grand famine, que les gens estoient contraincts par raige de faim de eux avaler par nuit à cordes jus des murs de la ville, et eulx aller rendre aux Tures. Pour laquelle chose Chateumorand estoit presque aussi diligent de faire bon guet, afin que la gent de la ville ne s'enfuist, comme pour la doubte des ennemis, aussi de paour qu'ils se rendissent à eulx.

Chateumorand, poursuit le *Livre des Faits*, prenait en grand pitié ces infortunés. Il cherchait à les secourir en faisant ravager par les siens les territoires occupés par les Turks, « partout où il savoit qu'il y avoit gras pays », en s'efforçant aussi de faire de bons prisonniers qu'il rançonnait d'argent et de vivres. De même il n'était vaisseau des Tures qui osât passer dans ces environs, car il était aussitôt « happé » par les galères chrétiennes qui, sans cesse, étaient aux aguets. De cette manière ce chef admirable parvint à garantir cette grande cité de mort et

de famine et de la main de l'ennemi et la remplit d'abondance. Sans cesse il remportait des succès sur l'ennemi. « Et ainsi garda Constantinoble l'espace de trois ans contre la puissance des Turcs. Et à brief parler, tant y fit luy et les gens de sa compaignie, que ceulx qui en sçavent la vérité dient que par luy et par les bons François qui avec luy estoient, a été sauvée et garantie d'estre du tout destruite et périé la noble et ancienne cité de Constantinoble. Laquelle chose, n'est point de doute, fut très agréable à Dieu, et grand honneur au roy de France et aux François qui bien leur vertu y esprouvèrent, et grand bien pour la Chrestienté! »

Après un peu moins de trois ans, vers le mois d'aout 1402 probablement, nous ignorons à la suite de quelles circonstances, Jean de Chateaufort, rappelle en France, abandonna son commandement de la ville de Constantinople. Au moment en effet où les événements que je vais rappeler allaient se passer, nous verrons qu'il était depuis très peu de temps de retour dans son pays natal.

Je n'ai pas à redire une fois de plus par quel extraordinaire retour de fortune un coup de théâtre éclata comme la foudre qui vint en une heure modifier du tout au tout la situation de Manuel Paléologue et de son empire et autoriser à nouveau les plus radieuses espérances pour lui comme pour son peuple. J'ai raconté ailleurs comment, étant encore à Paris, l'auguste voyageur apprit soudain que le 27 juillet 1402, dans les plaines historiques d'Ancyre, l'Angora d'aujourd'hui, l'armée du terrible

Bajazet avait été entièrement détruite par celle du grand Khan des Mongols, Timour ou Tamerlan, « le fléau de Dieu ». Bajazet était tombé aux mains de son impitoyable rival. Du même coup, l'existence de l'empire byzantin allait être prolongée d'un demi-siècle. L'empereur Manuel, ivre de joie, se hâta de quitter Paris dans la seconde quinzaine de novembre de cette même année 1402 pour retourner le plus vite qu'il lui serait possible dans sa capitale si miraculeusement délivrée. Le généreux Charles VI le combla de présents à son départ et lui fournit pour l'accompagner une escorte de deux cents hommes d'armes qui devait le suivre jusqu'à Constantinople, sous le haut commandement, cette fois encore, du magnifique seigneur de Chateaumorand de nouveau réquisitionné. Ce superbe soldat était, je viens de le dire, depuis peu de retour à Paris<sup>1</sup> et tout naturellement le conseil du Roi avait jeté les yeux sur lui pour escorter l'empereur Manuel jusque dans cette ville de Constantinople qu'il venait de défendre si glorieusement durant trois années !

Chateaumorand avait, à son retour, rapporté des rives du Bosphore des reliques insignes et des bijoux précieux que l'empereur ou plutôt son neveu qui le représentait dans la capitale grecque, lui avait remis pour reconnaître ses services. Une liste de ces reliques si intéressantes était jadis conservée aux archives du château de Chateaumorand. D'après une note que le chanoine Reure a eue sous les yeux, elle

1. Depuis la fin de l'été, le mois de septembre probablement.



mentionnait entre autres le chef de saint Philippe et un tibia de saint Mathieu, aussi plusieurs joyaux de grand prix qui passèrent alors dans la riche collection du duc Jean de Berry. A ce sujet le chanoine Reure cite seulement cet article d'un des inventaires de ce seigneur.

Item, une croix de fer couverte de viex argent blanc, où il y a plusieurs ymaiges dont les noms sont exripts en grec, qui fut prise de dessus le tombel de Sainte Elène, laquelle croix messire Jean de Chasteaumorant apporta de Constantinople et donna a Monseigneur au mois de novembre, laissée si comme on dit à la chapelle du palais de Bourges, au mois de novembre mil quatre cents et deux : — de plus une croix à double croisée qui est du fust de la Vraye Croix donnée par messire Jean de Chateaurand à Monseigneur au mois de juin 1404. — *item*, deux burettes de deux rois d'Inde garnies d'argent doré à un long col sans anses, données par messire Jean de Chateaurand en septembre 1402 — *item*, une côte de Saint Zacharie et une de Sainte Barbe en une boîte d'argent ouvree à l'entour, d'une ymage de Notre Dame levant Enfant, deux empereurs et une emperise de la façon de Grèce — de même laissé à la dite chapelle *item* le demi pied de saint Cyprien, la moitié de l'esponge du tableau où Notre Dame ploura, de saint Etienne, du gril saint Laurent et de la côte de saint Antoine en un escrinet d'argent niellé, laissé à la dite Chapelle<sup>1</sup>.

Nous ne savons rien de positif sur la route suivie par l'impérial voyageur à travers la France pour gagner Gènes où il fit quelque séjour auprès du maréchal de Boucicaut, depuis 1401 gouverneur français de cette superbe cité. Toutefois j'ai publié dans

1. Extrait de l'Inventaire du Duc de Berry, J. Delaville Le Roux, *op. cit.*, pièces justificatives, n° XXI.

un appendice à ma plaquette sur le Voyage à Paris de l'empereur Manuel une lettre du chanoine Reure qui me propose une hypothèse pour lui infiniment vraisemblable !

« Le château de Chateaumorand, m'écrivit mon érudit correspondant, château situé sur le territoire de la commune de Saint-Martin-d'Estréaux, dans le département de la Loire, est bâti sur la route royale qui, de temps immémorial, et bien avant Chateaumorand, a relié Paris avec Lyon, les Alpes, l'Italie et la Méditerranée, par Nevers, Moulins et Roanne.

« Si, comme vous le dites, Manuel est allé de Paris à Gènes, à son retour, avec une escorte de deux cents hommes d'armes, sous la conduite de Jean de Chateaumorand, n'est il pas au moins très probable que celui ci a fait prendre à l'illustre voyageur la route de Lyon qui passait à deux pas de son château et que même il a donné l'hospitalité à l'empereur. Les comptes de Chateaumorand, conservés dans les magnifiques archives du château de ce nom, ne commencent malheureusement qu'à l'année 1469 ; s'ils commençaient sept ans plus tôt, nous y trouverions vraisemblablement la trace des dépenses faites pour la réception de l'empereur. Il y avait, il est vrai, de Paris à Lyon, la route de la Bourgogne, mais alors beaucoup moins importante et moins suivie que celle du Bourbonnais, qui passait, je l'ai dit, tout près du château de Chateaumorand. »

Nous sommes de même assez mal renseignés sur les mouvements subséquents de Jean de Chateaumorand. Il se sépara provisoirement de l'empereur

Manuel à Gènes. Dans les tout premiers jours de janvier 1403 il avait, conjointement avec trois conseillers, dont l'un était le fameux général Jean Centurion d'Ultramaré qui avait commandé la flotte génoise à la croisade de 1390 contre la cité d'Africa, été chargé, certainement par Boucicaut, de se rendre à nouveau en Orient pour inspecter et réformer les établissements génois dans ces parages, renouveler les traités de la République avec les princes d'Orient tant chrétiens que musulmans, etc.<sup>1</sup> ; mais auparavant il avait encore eu d'autres aventures si l'on en croit M. Berger de Xivrey qui s'exprime en ces termes : « Chasteaumorant que nous avons vu chargé par Charles VI d'escorter Manuel, paraît avoir été retenu à Gènes par Boucicaut pour aller presque aussitôt ensemble par ordre du roi Charles assiéger l'antipape Benoît XIII, dans Avignon. Tous deux étaient dans cette ville lorsque le pontife s'en échappa le 12 mars que l'on comptait encore 1402. Pâques tombant cette année le 15 avril. — Tout de suite après, Chateaumorand dut partir pour l'Orient avec Boucicaut, puisque nous savons qu'ils étaient tous deux arrivés dans ces parages quand l'empereur Manuel y parvint de son côté. »

Voici le récit succinct de ces événements : Manuel, après la splendide réception que lui avait faite à Gènes Boucicaut, s'était séparé de celui-ci pour aller par la voie de terre à Venise où il s'embarqua pour la Morée. Là il alla faire séjour à Mistra auprès de

1 Voy. Mas Latrie, *Commerce et expéditions militaires*, pp. 172-177.

son frère le despote Théodore. Il y retrouva l'impératrice sa femme et ses enfants. Bien qu'il fût naturellement très pressé de rentrer dans sa capitale, il y fit cependant quelque arrêt pour y attendre et les trois galères de Gènes qui devaient le rejoindre et surtout son cher Boucicaut qui, avec Chateaumorand, arrivait avec elles, conduisant en personne à Chypre toute la flotte génoise, pour forcer le roi de cette île, Janus, à lever le siège de l'île de Famagoste, occupée depuis près de vingt années par les Génois.

J'ai raconté ailleurs, d'après le *Livre des Faicts*, comment, dès que le maréchal fut arrivé à Modon avec la flotte génoise, il y trouva les messagers de l'empereur, le suppliant de ne pas s'éloigner sans qu'ils se fussent revus. Le maréchal ordonna aussitôt au seigneur de Chateaumorand qu'il avait emmené de Gènes avec lui d'aller à la rencontre de l'empereur avec tout son monde et l'amiral génois sur sa galère et lui l'attendit à Basilipotamo. L'entrevue fut touchante. A la demande instante de l'empereur qui désirait regagner Constantinople par mer, le maréchal, avant de se séparer de lui, lui donna une garde de quatre galères, « lesquelles il bailla en gouvernement au bon seigneur de Chateaumorand ». Puis lui-même, après avoir fait escorte à l'empereur jusqu'au cap Saint-Ange ou Malee, à l'extrémité sud-est de la Morée, prit congé de lui et se dirigea sur Rhodes.

Chateaumorand assista donc au retour quasi triomphal de Manuel dans sa capitale. Mais il ne dut y



faire, ainsi que nous l'allons voir, qu'un bien court séjour. Boucicaut qui, avec les quatre galères qui lui restaient et les neuf galères vénitiennes de Zeno, s'était rendu à Rhodes avant d'aller attaquer le roi Janus de Chypre devant Famagouste, consentit à attendre dans cette île que le grand maître, Philibert de Naillac, qui lui avait fait le meilleur accueil, se fut rendu en juin 1403 auprès de ce prince pour tenter un accommodement.

Mais l'inaction pesait trop à ce vaillant. Durant que Naillac négociait, Boucicaut alla, sur les conseils des chevaliers, attaquer en Asie le très fort château de l'Escandelour, appartenant au seigneur sarrasin ou plutôt turc de ce nom, dans la baie de Sattalie, sur la côte de l'antique Pamphylie<sup>1</sup>. Il avait été à ce moment rejoint par Chateaumorand accouru directement de Constantinople.

Voici sur ces événements d'Escandelour le résumé du récit du *Livre des Faits* tel que le donne à peu près J. Delaville Le Roulx<sup>2</sup> : « La ville sarrasine se développait sur les flancs d'une colline et descendait jusqu'à la mer. Elle était commandée, au sommet du mont, par un important château fort. Sur le rivage, une tour défendait l'entrée du port. Le long de la mer, s'étendait une plaine coupée de jardins et d'habitations. C'est là que le maréchal débarque ses belles troupes ; il dispose d'environ huit cents che-

1. Sur l'emplacement de la ville actuelle d'Alaia, la Coracesium de Strabon, entre Anamour et Sattalie.

2. *Op. cit.*, II, 448.

valiers et écuyers, c'est-à-dire de près de trois mille combattants. Il les range en bataille dans un ordre parfait. Les bannières de Notre-Dame, du maréchal, des seigneurs d'Acher, de Chateaumorand, de Chateauneuf, de Puyos, etc., leur servent de signes de ralliement. Tous sont pleins d'ardeur et d'espérance. Avant d'engager le combat, Boucicaut arme plusieurs nouveaux chevaliers, entre autres Le Barrois, le fils du seigneur de la Choletière, neveu du maréchal, le seigneur de Chateauneuf-en-Provence, messire Menaut Chassagnes, messire Louis de Montigian, etc.

« Le maréchal divise ses forces en trois corps : l'un, aux ordres du valeureux Chateaumorand, doit attaquer le port ; l'autre, commandé par Louis de Culant, avec cent hommes d'armes, cent arbalétriers et cent varlets, a la mission de défendre un passage et d'empêcher que la ville soit secourue ; Boucicaut lui-même, à la tête du troisième corps, celui de Chateaubrun, donnera l'assaut à la porte.

« L'attaque du côté de Chateaumorand fut très vive et la défense très vigoureuse. La tour du port était bien défendue. Les échelles appliquées aux murs par les assaillants se trouvèrent trop courtes, et, malgré des prodiges de valeur, Chateaumorand ne put avancer assez pour pénétrer dans la place. Du côté du seigneur de Culant « le pas » après un combat acharné resta aux mains des chrétiens. C'était une position de premier ordre. Le lendemain, Chateaumorand, malgré la résistance désespérée des Musulmans, enfermés dans la tour, réussit à s'emparer du

port et du bas de la ville. Les magasins du bazar et les neuf bâtiments ancrés dans le port furent pris, pillés et incendiés par les Gênois. »

Le seigneur sarrasin de l'Escandelour, qui tenait à ce moment la campagne contre son propre frère à cinq journées de marche de la ville, s'était hâté de revenir au secours des siens. Campé à un demi-mille des forces chrétiennes, il livre chaque jour des escarmouches ou des combats très longuement racontés par le *Livre des Faits*, dans lesquels Chateaumorand se bat glorieusement aux côtés du maréchal. Enfin le seigneur d'Escandelour implora la paix qui lui fut accordée. Quatorze jours après le débarquement l'escadre chrétienne victorieuse reprenait la mer.

La paix cependant venait d'être conclue avec le roi de Chypre. Boucicaut, ayant appris cette heureuse nouvelle à son départ de l'Escandelour, alla à Nicosie, capitale du royaume chypriote, signer le traité le 7 juillet 1403 avec le roi Janus. Après quatre jours de séjour, ayant reçu l'accueil le plus courtois, il partit avec tout son monde et la flotte génoise pour faire une fois de plus campagne contre les Sarrasins sur les côtes de Syrie. Cette fois son objectif principal était la ville forte et peuplée de Tripoli. Là se livrèrent de terribles combats où l'armée chrétienne se couvrit de gloire. Deux mille combattants chrétiens mirent en fuite quinze mille Sarrasins. Comme toujours, Chateaumorand se distingua parmi les plus intrépides, combattant à la tête des siens : un contre six. On repartit de là au bout de quelques

jours faisant toujours voile vers le sud. Dans les eaux de Beyrouth, qu'on appelait alors Baruth, où les Sarrasins avaient été traitreusement avertis par les Vénitiens de l'arrivée de la flotte chrétienne, le maréchal, ayant appris l'approche d'une galère sarrasine, envoya pour la surprendre deux de ses navires avec une forte compagnie sous le commandement de Chateaumorand. Un combat furieux s'engagea. Tout l'équipage sarrasin fut massacré et Chateaumorand ramena triomphalement sa proie, ralliant le maréchal qui arrivait, lui, d'avoir pillé et saccagé Botroun, autre ville sans défense de la côte syrienne. Ce fut ensuite le tour de Baruth qui, malgré une résistance acharnée, fut emportée, saccagée et incendiée. Toutes les marchandises accumulées dans les riches comptoirs vénitiens furent pillées, emportées par les marins des navires génois en représailles de la trahison de la jalouse Venise. Quelle plume nous peindra jamais ces attaques de ces grandes cités commercantes sarrasines par les flottes chrétiennes médiévales ! Quel affreux et dramatique spectacle ! Chargée de butin, la flotte latine arriva devant Sagette, l'antique Sidon. La garnison sarrasine comptait douze mille combattants. Le 12 août les chrétiens subirent là un fort échec. Une démonstration devant Laodicée ne fut pas plus heureuse. Elle marqua la fin de cette campagne de Syrie, brillamment inaugurée, assez piteusement terminée. De retour à Rhodes, le maréchal détacha une partie de ses navires à destination d'Alexandrie. Ce fut encore un insuccès.



Le maréchal et sa flotte quittèrent bientôt Rhodes pour gagner les rivages de Morée. Le six octobre ils jetaient l'ancre devant l'île de Sapienza, distante d'un mille environ du port de Modon. La flotte vénitienne était tout proche massée au-dessus de Modon. Depuis longtemps Génois et Vénitiens étaient à coups de canons tirés. Les Vénitiens, on l'a vu, mettaient secrètement les Turks au courant de tous les mouvements de la flotte génoise. Pour venger le pillage des comptoirs de Baruth, le capitaine Zéno qui commandait cet armement de onze galères et qui avait de plus rallié deux gros bâtiments en route pour la Tana dans la mer d'Azov, attaqua brusquement la flotte du maréchal qui s'app préparait à prendre la route de l'ouest pour retourner à Gênes. C'était le dimanche 7 octobre. Ce fut une bataille terrible. La lutte fut acharnée. Le récit très détaillé du *Livre des Faicts* est trop long pour être ici reproduit. Je n'en donnerai que les premières lignes : « Si n'eut pas le mareschal erré environ deux milles, quand il vit partir de derrière l'isle de Sapience le capitaine des Vénitiens accompagné de onze galées, lequel alla tout droict à Modon, et là prit deux grosses galées de marchandises qui estoient devant le port, toutes chargées de gens d'armes jusques au nombre de mille hommes, et avec ce bien dix huit ou vingt vaisseaux tous chargés de gens d'armes et d'arbalétriers... Et avec ce, par terre faisoient aller selon la marine grande foison de gens d'armes à pied et à cheval, afin que le mareschal et sa compaignie ne pussent eschapper par nulle voye... Lors commença

la bataille dure et aspre, et mortelle, et à bonne lance, les uns contre les autres, dont maints y perdirent la vie. Après les lances, s'entrecoururent sus main à main, à dagues et à hâches et espées. »

Les vaisseaux étaient enchevêtrés les uns dans les autres ; quatre heures durant on se battit avec fureur de galère à galère. Celle du maréchal montée par presque trois cents hommes s'était accouplée à celle du capitaine Zéno. On luttait furieusement. Les combattants paraissaient « des loups familleux ou enragiez ». Cette terrible mêlée demeura indécise. Le maréchal, qui avait perdu ses trois meilleurs vaisseaux, ne s'en prétendit pas moins victorieux. Quant aux Vénitiens, qui avaient plus de cent cinquante hommes hors de combat, il s'en retournèrent à Modon « dolens et marris ». Mais leurs adversaires avaient fait des pertes bien plus grandes. Outre de nombreux combattants français tués, les seuls Génois avaient perdu six cents hommes. En outre les Vénitiens avaient fait quatre cents prisonniers sur les galères capturées. Parmi ceux-ci, un des principaux était, hélas, notre Chateaumorand, et avec lui toute l'élite de la noblesse française et genoise, trente cinq chevaliers ou écuyers français. Le *Livre des Faicts* parle avec amour de notre chevalier, « La fut aussi le bon Chasteaumorant, qui de bien faire ne s'y faignit, comme il parust à lui. »

« Comme le maréchal tenoit son chemin droiet a Jennes<sup>1</sup>, dit encore le *Livre des Faicts*, rencontra

<sup>1</sup> Gènes

deux naves de Vénitiens. Sur icelles veult en partie venger son ire ; si les fit tantost assaillir si durement que guères ne durèrent, ains furent tost prises et les emmena avec lui à Jennes. Si estoient les dictes naves bien garnies de biens et de bons prisonniers, lesquels il retint jusques à ce que les Vénitiens lui rendirent les siens. Il avoit en effet le cœur moult dolent de ses bien-aimés gentilshommes qui furent emmenés prisonniers, où moult avoit de vaillans gens, dont le principal d'eulx estoit le bon et vaillant chevalier Chasteaumorant, qui le jour avoit souffert et moult faict d'armes, et avec luy trente quatre chavaliers et escuyers, tous gens d'eslite, de grand honneur et renommée, et autres plusieurs bons et notables Genevois.

« Quand Chasteaumorant, poursuit le *Livre des Faicts*, avec la compaignie des autres prisonniers furent arrivés à Venise, adonc on les ficha en bonne forte prison ; et selon la coustume en tel cas, je croy qu'ils n'eurent mie toutes leurs aises : car du giste et petit repas, et du mal assez leur faisoit compaignie. Helas ! si n'en eussent ils mie eu mestier ; car navres, malades et blessés plusieurs d'entre eulx estoyent. »

Les infortunés prisonniers français n'ignoraient pas l'exaspération du maréchal contre les Vénitiens. Ils savaient encore que ceux-ci, également furieux, les tiendraient sûrement en prison jusqu'à la fin de la guerre : « Le bon Chasteaumorant, — c'est toujours la même source qui parle —, le saige au cœur constant, en qui ne default vertu que bon et vaillant

et preux doibvre avoir, lequel pour male fortune ne se trouble, ne pour la bonne moult ne s'esjouist, fut entre eulx comme leur chef. Si les reconfortoit par ses bons admonestements, et leur mettoit Dieu en mémoire, comme celui qui l'aime, sert et craint, et leur disoit que à luy retournassent et eussent fiance, et que sans faille point périr ne les lairroït : et avec ce, que ils eussent cœurs de gentils hommes forts et endurcis, et qui pour rien ne se doibvent douloir, ne délaisser bonne espérance, ne cheoir en desconfort. Et ainsi souvent les reconfortoit, et iceulx prenoient grande consolation. »

Souvent, les prisonniers se groupaient autour de Chateaumorand pour s'entretenir de leur situation si pénible et de leur libération possible. La déloyauté des Vénitiens avait tant irrité Boucicaut qu'il ne voulait pas entendre parler d'entrer en communication avec eux pour traiter de cette mise en liberté des siens. Il se laissa enfin fléchir. Le traité de paix, en tous points favorable à Venise, approuvé par lui, fut définitivement signé à la fin de mars et les malheureux captifs, après une si dure captivité de huit mois, purent enfin songer à regagner bientôt la France.

Durant tout ce long et pénible séjour, Chateaumorand, on l'a vu, avait été parmi ses compagnons de malheur l'âme de la résistance morale. Sans cesse il les avait encouragés par son exemple. Sur son conseil, ils avaient écrit au roi de France et aux ducs ses oncles pour leur dire leurs misères et les supplier d'intervenir auprès de Venise, surtout d'apai-



ser la colère de Boucicaut, et de lui enjoindre formellement de traiter avec les Vénitiens. La mortalité avait été terrible parmi ces pauvres gens. Plus de cent vingt d'entre eux, tant français que génois, avaient succombé. On le voit, durant tous ces événements si malheureux, le vaillant Chateaufort n'avait cessé de jouer parmi ses compatriotes un rôle aussi secourable que prépondérant. Immédiatement après la signature de l'accord préliminaire, l'ambassadeur génois Cattaneo Cigalla avait demandé au Sénat de Venise la liberté de l'intrépide capitaine sous caution de six mille ducats. Il voulait à tout prix emmener avec lui à Gènes Chateaufort, sachant bien l'influence bienfaisante qu'il exercerait sur l'esprit du maréchal, persuadé que son intervention ne pourrait que hâter le succès définitif des négociations, et la prompte exécution des clauses de la paix. Il indiquait également au Sénat, en formulant sa demande, de quelle utilité Chateaufort pourrait être pour obtenir la libération reconventionnelle des prisonniers vénitiens en France. Cet argument convainquit la République de Saint-Marc. Dès le 26 mars 1404 Chateaufort était libre sans caution. Après s'être engagé sous serment, en cas d'échec, à revenir se constituer prisonnier avec ses trois servants, il quitta enfin Venise en même temps que les ambassadeurs génois<sup>1</sup>. Ce fut la fin de ses malheurs et de la prison

1. Le 15 avril de cette même année, il signa avec le duc Gabriel-Marie Visconti de Milan un traité qui fut approuvé et ratifié par le roi Charles IV en août suivant (*Archives Nationales*, J, 504.)

de ses compagnons. Dans l'espoir qu'il ferait finalement relâcher les négociants de sa nation, arrêtés à Montpellier, Venise autorisa le 17 mai la mise en liberté définitive de tous les prisonniers français. Leur détention avait, je l'ai dit, duré huit mois.

Chateaumorand ne retourna pas à Venise, mais son intervention, paraît-il, ne suffit pas pour faire relâcher sans retard les captifs vénitiens de Montpellier. Il y eut encore à ce sujet d'interminables négociations.

Nous ne possédons plus que de bien rares informations sur Chateaumorand depuis son dernier retour d'Orient. La *Chronique du bon duc Louys de Bourbon* le nomme dès lors bien moins souvent. On le voit cité comme faisant partie d'une commission qui s'occupait du règlement des finances du duc. Il figure encore à sa suite, toujours portant son pennon, dans l'expédition de Lorraine au secours du cardinal de Luxembourg, dans celle de Savoie où il eut « le pic rompu » au terrible assaut de Sion en Valais. A cette occasion, le comte de Savoie lui donne « un bel coursier et vingt quatre marcs d'argent ». Plus tard son maître l'envoie derechef en Espagne, à Valence, pour accompagner à Barcelone la reine Yolande, femme du roi de Naples Loys d'Anjou. Là il tente vainement d'affréter des galères pour mener cette princesse à Naples. N'ayant pu y réussir, il rejoint son maître en France. — En 1408, il est envoyé en ambassade auprès du pape Benoît XIII. Il est chargé d'une mission auprès du chapitre de Lyon. Au printemps de 1409 il guerroye avec les troupes du duc

contre Amé de Viry qu'il contribua à chasser de la Bresse. — Cette même année il commande des troupes de secours envoyées par le duc à Boucicaut à Gènes. Il y emprunte une somme de cent livres tournois à messire Gilbert de la Fayette, depuis maréchal de France. Il se couvre de gloire dans tous les combats de ce moment jusque dans Milan.

Le mardi 19 août 1410 le bon duc Loys de Bourbon mourut dans sa bonne ville de Montluçon en la soixante treizième année de son âge. Le *Livre des Faicts* s'arrête naturellement à cette date et le nom de Chateaumorand disparaît également presque tout à fait de l'histoire. Heureusement que ses précieux *comptes* en partie encore conservés avec d'autres documents le concernant lui et les siens aux Archives de son vieux château patrimonial, nous ont transmis quelques particularités intéressantes des derniers temps de sa longue vie depuis qu'il avait quitté à jamais les lointains parages orientaux et que l'âge le retenait au doux pays de France. Le chanoine Reure qui a étudié avec grand soin ces précieux parchemins en a tiré bien des indications intéressantes pour notre héros. Je lui dois, outre tous les renseignements chronologiques qui précèdent sur Chateaumorand et les siens, tous ceux que voici et qui terminent cet article. C'est ainsi qu'un document de l'an 1416 cite notre capitaine comme étant venu à cette époque visiter les importantes réparations de son château de Pierrefitte-sur-Loire. On lui apporte de là à Chateaumorand et à Montarmoutier du poisson de la Loire. On lui apporte des lettres pour lui

et son épouse. Dès le mois de février de l'an 1401 bien qu'étant alors à Constantinople, il fait partie de la « Court amoureuse » constituée à Paris à cette date.

D'un autre mémoire de l'an 1456 intéressant sa fille Anne il appert que de son vivant Jean de Chateaumorand était considéré comme un très important personnage dont on redoutait « la puissance ».

Un autre document donne de longs et curieux détails sur une fondation par Jean de Chateaumorand de messes en 1415, véritable petit chapitre seigneurial établi par lui dans la chapelle dite de Chateaumorand de l'église paroissiale de Saint Martin d'Estreux<sup>1</sup>. Dans cette chapelle un compartiment d'un vieux vitrail encore existant représente agenouillées Anne, fille de notre héros, et son gendre Brémont de Lévis qui s'étaient mariés en présence d'une nombreuse assistance au château de Châtelus en Bourbonnais le 14 janvier 1423 (nouveau style). Jean de Chateaumorand avait à cette occasion donné à sa fille « en dot de mariage son chastel et chastellenie de Polligny avec la visconté de Reuson » en Bourbonnais. C'est ce mariage qui a fait entrer la baronnie de Chateaumorand dans la maison de Lévis où elle est restée durant plusieurs siècles.

Le fils de Jean, Louis de Chateaumorand, avait épousé, en 1419, à Chateaumorand, Françoise de Châtelus dont le père avait été tué à Azincourt.

Un autre document du 17 août 1405 est intéressant

1 Dans la Loire



parce qu'il consiste en un brevet du roi Charles VI à Jean, sire de Chateaumorand et chambellan de Sa Majesté. Le roi, en considération des pertes qu'il a souffertes dans le voyage d'outre mer à la suite du maréchal Boucicault pour le service de Sa Majesté, et de ce que les Vénitiens l'avaient retenu prisonnier sans cause, et lui ont fait préjudice dans ses biens et effets, lui permet d'armer et de courir sur les Vénitiens jusques à concurrence de la somme de dix mille livres.

En 1411 le roi Charles VI nomme Jean de Chateaumorand sénéchal de Beaucaire et de Nîmes au lieu de l'office de bailli et capitaine de Mâcon et de sénéchal de Lyon qu'il avait auparavant. Jean était également capitaine et châtelain de Bourbon. En 1414, le 6 juin, il négocie le traité de pacification entre les états des ducs de Bourbon et de Bourgogne. Il était pensionné du duc de Bourbon « pour les bons et agréables services qu'il lui avait rendus ». En 1428 il consentit à ce que le petit-fils du bon duc Loys, Charles de Bourbon, fils du duc Jean, prisonnier en Angleterre, lui servit cette même pension fort diminuée « à cause des charges et guerres que ledit Charles de Bourbon était obligé de soutenir ». Je laisse de côté les autres interventions très nombreuses de ce fidèle et infatigable serviteur dans les affaires de son cher maître le duc Louis II, dans celles aussi de la duchesse Anne, dauphine, et de leur fils Jean de Bourbon.

En 1418 il contribue à la défense de la forteresse de Creil qu'il est forcé de rendre. En 1420 il fait par-

tie d'une mission envoyée pour obtenir l'élargissement du duc Jean de Bourbon. En 1425 il est un des négociateurs du traité de mariage entre Charles de Bourbon et Agnès de Bourgogne. En 1429 il rédige sa célèbre *Chronique du bon duc Louis*. Il meurt enfin le 30 novembre 1429 âgé de soixante quatorze ans environ et est enterré dans l'église des Cordeliers de Charlieu.

Je ne résiste pas au désir de reproduire encore ici quelques lignes consacrées par le chanoine Reure à ces vieux comptes des archives de Chateaumorand que cet érudit a si bien étudiés et dont il a tiré tant de précieux renseignements pour l'histoire de son héros favori.

Le plus ancien de ces comptes, écrit-il, va de l'Ascension 1409 à l'Ascension 1410. En ce temps-là l'année commençait encore à l'Ascension. Le papier de ces comptes est si beau, l'écriture en est si nette, qu'on les dirait presque d'hier, bien qu'ils aient cinq siècles d'existence. Tous, durant vingt ans, jusqu'à la mort de Jean de Chateaumorand en 1429, ont été dressés par Jean Cordeilh, et le premier commence ainsi, non sans une certaine solennité. « C'est le compte pour lequel doit compter et rendre compte à noble et puissant seigneur, Monseigneur Jehan, seigneur de Chastelmorand, chevalier, Jehan Cordeilh, clerc receveur dudit Monseigneur, en sa dicte terre de Chastelmorand et appartenances d'icelles, tant de deniers, blés, gelines, comme autres chuuses quesconques appartenant à la dicte terre de Chastelmorand. »

Chaque compte est minutieusement examiné, vérifié, contrôlé, article par article, et finit par un procès-verbal de clôture que signe Jean de Chateaumorand quand il est présent au château. Mais, jusque vers l'année 1420, c'est-à-dire avant d'arriver à la vieillesse qui force au repos un homme dont la

vie a été si extraordinairement remplie, la guerre, ses fonctions de bailli de Mâcon et sénéchal de Lyon, puis de sénéchal de Beaucaire et de Nîmes, les affaires du duc et de la duchesse de Bourbon, des missions royales, etc., le retiennent presque toujours loin du château où il n'apparaît que de loin en loin, ordinairement accompagné de chevaliers qui lui font une espèce de cour. En son absence, M<sup>me</sup> de Chateaumorand, Marie de Frolois, a le gouvernement du logis, et, si elle-même n'est pas là, Jean Cordeilh a l'œil à tout, enregistrant jour par jour les recettes et les dépenses ; ses comptes sont un modèle d'ordre, d'exactitude et de régularité.

Ces comptes nous fournissent une foule d'autres renseignements des plus précieux. Notons entre les événements qui sortent de l'ordinaire, la réception du duc de Bourbon et de sa suite, qui dînèrent à Chateaumorand le 20 mai 1410, puis le 6 avril 1413. Le 30 janvier 1416, un grand nombre de chevaliers se réunissent à Chateaumorand, pour voir l'empereur Sigismond, qui passa sur la route de Paris et entra peut-être au château.

Jean de Chateaumorand fut un grand bâtisseur. Ses comptes en font foi. Il construit, reconstruit, répare et restaure sans cesse. En 1415, il entreprend de faire « planter de nouvel la grande vigne de Chastelnorand. 37800 « chapous » amassés à la journée ou achetés aux environs sont plantés. 6000 autres sont mis en pépinière pour remplacer les manquants. Les ouvriers sont dirigés par « deux mestres planteurs ».

Ce qui est peut-être encore plus intéressant c'est le tableau précis de la vie journalière d'un grand château, il y a 500 ans : détails des recettes, allées et venues au château, grandes parties de chasse « à es lièvres et conis<sup>1</sup> » ; dépenses courantes ; aumônes ; pèlerinages ; fêtes religieuses et principalement chaque année, en novembre, célébration du grand *annual* ou service anniversaire auquel accourent jusqu'à quatre-vingts

1 Lapins.

## JEAN DE CHATEAUMORAND

prêtres des environs, et qui est toujours suivi d'un gigantesque festin.

Le château de Châteaumorand, encore existant, sur le territoire de la commune de Saint-Germain d'Estreaux, dans le département de la Loire, à six cents mètres environ de la grande route de Paris à Lyon par le Bourbonnais, est d'origine très ancienne. De la forteresse féodale, telle qu'elle était au temps de Jean de Châteaumorand, il ne reste malheureusement presque rien, parce que le château fut presque entièrement rebâti ou remanié au *xvi<sup>e</sup>* siècle par ses nouveaux propriétaires, les Lévis, qui en firent une résidence d'une rare élégance dont il subsiste la petite façade d'entrée, chef-d'œuvre de goût, de grâce et de richesse. A partir de 1750 enfin, toute la grande façade fut reconstruite par un autre Lévis, puis par sa veuve. Châteaumorand, entouré d'un superbe parc, est encore aujourd'hui une des plus belles habitations du département de la Loire.

Gustave SCHLUMBERGER.









Chateaumorand, Jean de 171950

Author Schlumberger, Gustave

Title Jean de Chateaumorand.

HF.B

C4924

.Ys

University of Toronto  
Library

DO NOT  
REMOVE  
THE  
CARD  
FROM  
THIS  
POCKET

Acme Library Card Pocket  
Under Pat. "Ref. Index File"  
Made by LIBRARY BUREAU

